

tions quelques instants. Contrairement à ce qu'on croyait autrefois, le même virus ou agent infectieux ne produit pas toujours la même maladie. La voie de pénétration exerce l'abord son influence, d'elle dépendent, en effet, la nature et la place des premières cellules atteintes, et, par suite, les répercussions diverses dont l'organisme devient le siège et dont l'ensemble donne à la maladie son caractère pathologique particulier. Ainsi on peut voir un micrococci trouvé dans le clou de Biskra produire trois maladies diverses, suivant le lieu de sa pénétration : une affection de la peau, une périarthritis, et une suppuration vertébrale, et cependant ces trois affections qui ont le même virus pour point de départ sont loin d'avoir la même symptomatologie et la même gravité. D'autres virus ont, au contraire, un terrain d'élection unique et ne produisent leurs effets désastreux que lorsqu'ils l'ont atteint ; telle la rage, qui ne produit les accidents rabiques que lorsqu'elle a gagné le système nerveux. D'autre part, on peut voir plusieurs microbes divers déterminer la même maladie. Ainsi les micrococci différenciés en clou de Biskra, du pemphigus, de la folliculite acnéique, de l'impetigo contagiosa et des nodosités rhumatismales, déterminent tous chez le lapin une seule et même maladie caractérisée par des taches rouges, des pustules et des éruptions papuleuses locales ou générales. Et ces accidents virulents sont d'intensité variable selon l'état de jeunesse du microbe au moment de l'inoculation, selon la virulence des microbes, selon les conditions extérieures qui ont pu agir sur lui. En somme, « les microbes ou virus divers peuvent constituer des genres virulents produits par une même espèce, un facies commun qui sera le facies générique. Chacune des espèces de ce genre peut donner, sous certaines conditions, à côté des maladies génériques, une maladie qui servira à caractériser l'espèce, une maladie de la maladie spécifique. Enfin dans toutes les maladies provenant d'une même espèce et même dans sa maladie spécifique, un virus peut subir des variations individuelles, véritables variations de sa virulence propre, qui donneront lieu à des accidents morbides absolument spéciaux ». Il y a donc là une véritable classification naturelle fondée sur les virus, qui les range définitivement dans la catégorie des êtres vivants.

L'intensité des effets morbides d'un virus déterminés par son action sur les fonctions très intéressantes sous l'influence de certaines conditions que nous avons déjà étudiées (v. ATTENTION). Les effets virulents sont variables selon le degré d'atténuation du virus. Au premier degré on constate guère qu'une prolongation de la durée de la maladie et dans quelques cas une survie de quelques mois ; mais s'il s'agit d'un virus épidémique, il est très dangereux, fatalement mortel ; il y met seulement plus de temps. Plus tard on observe une réduction de plus en plus notable de la mortalité, bien que les accidents produits soient toujours graves. Puis vient la bénignité constante des effets et même leur apparente nullité ; d'autres fois cette bénignité du virus s'accompagne de troubles de la chronicité des lésions produites, la restriction des effets généraux à une manifestation locale ou l'exagération des lésions locales ordinaires au détriment des accidents généraux. Et c'est alors qu'apparaît le caractère de ces recherches, c'est-à-dire la production de l'immunité par les effets vaccinaux (v. VACCINATION). Les effets vaccinaux, c'est-à-dire protecteurs d'un virus déterminé, sont en effet d'autant plus accusés que ses effets morbides sont eux-mêmes plus développés. Néanmoins ces effets vaccinaux n'appartiennent pas à tout microbe pathogène ; certains de ces microbes laissent l'organisme indifférent à de nouvelles attaques, d'autres vont même jusqu'à exagérer la réceptivité du virus en favorisant de nouvelles invasions microbiennes. Ainsi « on peut être le chancre non, maladie microbienne, comme type des maladies qui après une première atteinte laissent l'organisme indifférent à une atteinte nouvelle », ne l'empechant nullement, n'y prédisposant pas davantage. Au contraire, la tuberculose et la pneumonie paraissent déterminer dans l'organisme des modifications favorables à de nouvelles atteintes de plus en plus complètes, à une série de nouvelles réinfections ; elles préparent en quelque sorte le terrain pour un nouvel ensemenement. C'est pourquoi on a proposé, pour ces affections le nom de *maladies virulentes latentes* réservant le nom de *maladies virulentes proprement dites* à celles qui, par une première atteinte vaccinale, créent dans l'organisme une situation défavorable à toute nouvelle implantation du microbe et par suite ne récidivent pas. La rotation de ces maladies dans l'organisme est commandée par des lois analogues à celles qui régissent dans les cultures sur un même sol, qui ne nourrit pas bien deux fois de suite la même plante. (Duclaux.) Mais, en réalité, toutes ces maladies ont pour substratum commun le même organisme, c'est-à-dire le virus qui est le siège et le point de départ de leur virulence. Les virus et vaccins chimiques des substances solubles sont sécrétés par le microbe ; depuis longtemps d'ailleurs on savait que « l'atténuation virulente ne réside point dans le sérum des humeurs,

mais dans les éléments anatomiques qu'elles tiennent en suspension ». Ces éléments anatomiques, ce sont les microbes. Mais on ignorait alors que les substances humérales purées injectées en masse pouvaient produire des effets virulents analogues à ceux des virus lui-même. Et on s'explique aujourd'hui qu'il suffise d'un millionième d'une goutte de virus pour produire ces effets, pourvu que le millionième contienne un seul élément figuré du virus ; car on sait que cet élément figuré est vivant et capable de se reproduire, de se multiplier à l'infini ! C'est d'autre part, parce que le virus est vivant que, comme tout être vivant, il est capable de maladie, de vieillissement et d'affaiblissement. Les virus atténués ne sont en effet que des virus malades ou vieillies dont les conditions d'atténuation ne sont qu'incomplètement destructives. Le fait est indiscutable pour l'atténuation individuelle, puisqu'on peut, en soignant le microbe malade, renouveler son milieu de culture, sa provision d'aliments, etc., le régénérer, le ramener à l'état de santé normale, c'est-à-dire lui rendre toute sa virulence. Quant à l'atténuation héréditaire, c'est-à-dire celle de l'innervation du nerf optique et de l'innervation des nerfs optiques, elle est curieuse et qui prouve si bien que le virus vivant du virus, on avait cru d'abord qu'il s'agissait d'une modification spécifique, due à une transformation de l'espèce virulente et à la production d'une espèce nouvelle de virus ; mais en réalité il ne s'agit encore que d'une maladie du virus produite dans des conditions telles qu'elle devient transmissible et on sait que l'hérédité pathologique est aussi forte que l'hérédité physiologique. C'est que l'atténuation des virus n'atteint pas seulement leur virulence ; elle modifie le virus tout entier dans toutes ses fonctions biologiques ; elle diminue d'abord sa résistance aux causes ordinaires de destruction, puis elle modifie sa végétation botanique et ses caractères morphologiques, ralentissant l'évolution ou supprimant une de ses phases ; enfin, elle modifie aussi très vraisemblablement les propriétés chimiques de ces virus ; et c'est là le sujet encore à l'étude.

La connaissance de la nature organique des virus rend désormais bien compte des phénomènes variés de la contagion, et donne la clé d'un certain nombre de problèmes obscurs dans l'étude des endémies et des épidémies. Toute maladie virulente a une période d'incubation, période de multiplication silencieuse du microbe dans l'organisme. On s'explique alors pourquoi cette période est variable selon la quantité de virus introduit et selon les voies d'introduction ; pourquoi la contagion est théoriquement et pratiquement possible dès le début de la maladie, puisque l'élément de la contagion, le microbe, est déjà là ; pourquoi cependant elle est plus rare à cette époque, en raison du petit nombre de microbes présents à l'origine et de leur enfouissement profond dans les tissus où ils pénètrent. On s'explique encore pourquoi cette contagiosité dure pendant tout le cours de la maladie, devient souvent plus intense à la fin et se perpétue quelquefois au dehors après l'entière terminaison des accidents. Leur évolution terminée, leur multiplication accomplie, ces virus quittent quelquefois en masses innombrables l'organisme, qui est devenu impropre à leur nourrir. Les voies d'élimination sont diverses et en relation soit avec le siège de la maladie, soit avec celui de l'éruption caractéristique. Ce sont les squames de la scarlatine, les fausses membranes de la diphtérie, les déjections de la fièvre typhoïde, les crachats des phthisiques, qui s'en vont par les eaux, les plus divers, l'air, l'eau, les égoûts, etc., porter l'infection dans la famille du malade, chez ses voisins, dans la ville ou le pays, et assurer ainsi la filiation de l'infection qui les a produits. La perpétuité de la maladie est une autre forme de ce fait inévitabile, la perpétuité de l'espèce vivante qui l'engendre. Le produit d'un pavot peut servir à ensemenner un champ ; le moindre cas d'une maladie virulente peut faire naître une épidémie. Et voilà pourquoi l'hygiène générale d'un pays prend toutes les mesures prophylactiques et porte à tous les coins du monde des avant-gardes d'observation pour empêcher la pénétration d'un virus exotique sur le territoire national. Il en est en effet des virus comme des autres espèces animales ; chaque virus a son pays de prédilection, il y a des races virulentes comme des races humaines ; par malheur les progrès de la civilisation tendent chaque jour à les confondre, et les noirs et peaux-jaunes de la grande famille des choléras, de la peste, de la dengue, etc., ne savent que trop bien profiter de la facilité des voies de communication pour venir s'accablant dans le monde des virus déterminés, des formations analogues à celles que l'expérimentation lui impose dans les laboratoires ; des passages d'une espèce à l'autre, d'une culture à l'autre, peuvent être et sont de plus en plus souvent ses propriétés. Ces variations de la virulence épidémique s'observent également pour les épidémies d'une même maladie dans le même pays, où elles peuvent être plus ou moins graves et meurtrières. On peut vérifier ce fait pour ainsi dire tous les ans dans les épidémies de variole, qui deviennent cependant de plus en plus rares. Il est vraisemblablement dû à

l'action des circonsances extérieures d'atténuation générale des virus, que nous avons signalés. V. VACCINATION. Ces merveilleuses découvertes n'ont pas seulement un intérêt scientifique ; leurs applications à l'hygiène publique et privées, à la chirurgie opératoire et à la médecine, enfin la découverte consécutive de actions vaccinales, indiquent assez tout l'intérêt pratique que comporte leur étude.

* VISCOSITÉ (Pierre-Hercule, baron), architecte italien, né à Rome le 13 mars 1803. — Il est mort dans la même ville le 13 octobre 1880.

* VISCOSITÉ s. f. — Encycl. Electr. Viscosité électrique, résistance qu'opposent les gaz au passage de l'électricité et qui ne paraît liée ni à la densité du gaz ni à sa viscosité mécanique. Le rapport des distances explosives pour deux gaz, toutes choses égales d'ailleurs, mesure le rapport de leurs viscosités électriques.

* VISION s. f. — Encycl. Physiol. Vision de l'ultra-violet. La limitation du spectre visible vient-elle de l'opacité du nerf optique à transmettre aux autres centres nerveux l'impression des radiations infra-rouges ou ultra-violettes, ou bien tient-elle à l'absorption de ces radiations par les milieux de l'œil ? Il semble, d'après les expériences de M. J.-L. Soret, que la seconde interprétation est la vraie, au moins en ce qui concerne les radiations ultra-violettes. M. Soret a constaté en effet que les milieux de l'œil, humeur aqueuse, humeur vitrée, et surtout la cornée et le cristallin, absorbent complètement sous une épaisseur assez faible les rayons tout entier dans toutes ses parties, et qu'au-delà de la raie U du spectre solaire, dont la longueur d'onde est $\lambda = 294,8$, et qui est située sur la limite du spectre visible. Les rayons infra-rouges et ultra-violettes, au contraire, sont très peu absorbés par les milieux de l'œil, mais ils sont très réfléchis par la cornée et le cristallin, absorbent complètement sous une épaisseur assez faible les rayons tout entier dans toutes ses parties, et qu'au-delà de la raie U du spectre solaire, dont la longueur d'onde est $\lambda = 294,8$, et qui est située sur la limite du spectre visible. Les rayons infra-rouges et ultra-violettes, au contraire, sont très peu absorbés par les milieux de l'œil, mais ils sont très réfléchis par la cornée et le cristallin, absorbent complètement sous une épaisseur assez faible les rayons tout entier dans toutes ses parties, et qu'au-delà de la raie U du spectre solaire, dont la longueur d'onde est $\lambda = 294,8$, et qui est située sur la limite du spectre visible.

* VISION s. f. — Encycl. Physiol. Vision de l'ultra-violet. La limitation du spectre visible vient-elle de l'opacité du nerf optique à transmettre aux autres centres nerveux l'impression des radiations infra-rouges ou ultra-violettes, ou bien tient-elle à l'absorption de ces radiations par les milieux de l'œil ? Il semble, d'après les expériences de M. J.-L. Soret, que la seconde interprétation est la vraie, au moins en ce qui concerne les radiations ultra-violettes. M. Soret a constaté en effet que les milieux de l'œil, humeur aqueuse, humeur vitrée, et surtout la cornée et le cristallin, absorbent complètement sous une épaisseur assez faible les rayons tout entier dans toutes ses parties, et qu'au-delà de la raie U du spectre solaire, dont la longueur d'onde est $\lambda = 294,8$, et qui est située sur la limite du spectre visible. Les rayons infra-rouges et ultra-violettes, au contraire, sont très peu absorbés par les milieux de l'œil, mais ils sont très réfléchis par la cornée et le cristallin, absorbent complètement sous une épaisseur assez faible les rayons tout entier dans toutes ses parties, et qu'au-delà de la raie U du spectre solaire, dont la longueur d'onde est $\lambda = 294,8$, et qui est située sur la limite du spectre visible.

Quant aux hypermétropes presbytes, ils ont besoin pour toutes les distances de verres convergents, gradués comme chez les emmétropes, mais d'une convergence plus accusée. L'astigmatisme est une autre imperfection assez fréquente, qui tient au défaut de sphéricité des surfaces de séparation des milieux de l'œil. V. ASTIGMATISME. Vision antique. C'est le titre d'une des deux parties principales du triptyque exposé par M. Pavie de Chavanne au Salon de 1887, triptyque qui décore aujourd'hui le musée de Lyon. Sur une colline de rochers en étage sont arrêtés plusieurs femmes en costume antique. L'une tient à la main un sein de lait, une autre se courbe, une autre se relève ; une autre, accoudée sur une pierre ; une troisième est assise près d'un panier de figues ; une quatrième est allongée et se repose. Dans le ciel, au-dessus d'elle, un jeune pâtre, presque nu, joue de la flûte. Des chevaux broutent, tandis qu'une femme nue, assise, joue avec l'une d'elles. Dans l'éloignement, un rivage sablonneux sur lequel court une calèche, blanch de blanc, une mer bleue que ferme au loin une ligne de montagnes violacées. M. Pavie de Chavanne, dit M. Olner, nous fait partager le regret du poète en évocant pour nous, dans sa Vision antique, les splendeurs de la Grèce paléenne, où tout était si beau, le ciel, l'onde, la source, l'arbre, qui devaient servir à l'admiration des hommes. Dans le tableau qui nous trace de ces temps héroïques, le maître nous montre la vie heureuse dans la nature. Une sérénité lumineuse, une atmosphère argentée et bleue d'une douceur infinie règnent dans toute la toile et enveloppent les êtres et les choses. La lumière est éclatante et cependant l'impression produite n'est pas celle des midis lourds. Il semble que des brises marines y palpitent et mettent autour des figures comme des caresses d'éventail. Le ciel est doux, la mer flamboie dans un bleu intense. C'est un lac d'azur où sont tombées toutes les fleches de Phébus Apollon. Du sein de ces ondes surgissent dans le lointain des îles éblouissantes comme des pierres fines, des îles embellies de tons roses, où l'on se plaitrait à découvrir Cythère ; à moins que le peintre n'ait préféré nous montrer l'île d'Hélène aux chevelures légères, vu du promontoire de Sunium.

* VISMARA (Antonio), publiciste italien, né à Milan le 2 février 1831. Après avoir terminé ses études sur lesquels il n'a eu qu'un succès médiocre, il entra dans le journalisme, collabora à « Montanaro », au « Lucifero », au « Milanese », mais s'occupa surtout de jurisprudence et de littérature. Il fut nommé membre d'une commission mixtaire extraordinaire en 1855, in-29) ; *Avventure d'une courtisane milanaise* (1857, in-18) ; *Histoire des Vêpres siciliennes* (1857, in-18), fut nommé directeur d'un journal à Naples pour la répression du brigandage et siègea de 1863 à 1866, présentant volontiers ses justiciables pour objet d'études dans *Giona et Cipriano la Gala*, ou *les Mœurs de brigandage* (Naples, 1865, in-80). On lui doit encore : *L'assassinat de*

l'Hypermétropie est précisément l'inverse de la myopie. Elle consiste en ce que, par suite d'une trop faible convergence des rayons de l'œil, les rayons parallèles font leur foyer réel en arrière de la rétine, en sorte que, sans accommodation, aucun objet réel ne peut être vu nettement. Cette affection est distinctement ; mais, détail remarquable, les hypermétropes voient, comme des points lumineux réels, des points virtuels qui ne sont pas perçus par les yeux normaux. Les hypermétropes ont l'œil se place sur le trajet d'un faisceau convergent de rayons lumineux fourni soit par un miroir, soit par une lentille en deçà du point de convergence, ce point devant être par le fait de l'interception des rayons un foyer virtuel ; l'œil normal voit pas le point lumineux virtuel ; l'œil hypermétrope, au contraire, peut percevoir ce foyer virtuel. Par l'accommodation, les hypermétropes voient les objets éloignés, mais la distance minimum de la vision distincte est plus grande chez eux que chez les individus doués d'une vue normale. L'hypermétropie se corrige au moyen de verres convergents.

La presbytie ou presbytie, qu'on oppose souvent, et à tort, à la myopie, est une imperfection d'un autre genre ; c'est la diminution ou l'absence du pouvoir d'accommodation. Elle est fréquente chez les vieillards, aussi bien chez les myopes que chez les emmétropes, et les hypermétropes. Pour corriger la presbytie, on a recours aux verres convexes, priés à la nature des vues devenues presbytes. Les individus emmétropes devenus presbytes ne perçoivent plus à l'œil nu que les objets très éloignés ; il leur faut des lunettes d'autant plus convergentes que les objets à examiner sont plus rapprochés. Aux individus myopes devenus presbytes il faut des verres divergents pour les objets éloignés, et des convergents pour les objets rapprochés ; la vision sans le secours des verres n'est distincte qu'à des distances resserrées dans un intervalle restreint.

Quant aux hypermétropes presbytes, ils ont besoin pour toutes les distances de verres convergents, gradués comme chez les emmétropes, mais d'une convergence plus accusée. L'astigmatisme est une autre imperfection assez fréquente, qui tient au défaut de sphéricité des surfaces de séparation des milieux de l'œil. V. ASTIGMATISME. Vision antique. C'est le titre d'une des deux parties principales du triptyque exposé par M. Pavie de Chavanne au Salon de 1887, triptyque qui décore aujourd'hui le musée de Lyon. Sur une colline de rochers en étage sont arrêtés plusieurs femmes en costume antique. L'une tient à la main un sein de lait, une autre se courbe, une autre se relève ; une autre, accoudée sur une pierre ; une troisième est assise près d'un panier de figues ; une quatrième est allongée et se repose. Dans le ciel, au-dessus d'elle, un jeune pâtre, presque nu, joue de la flûte. Des chevaux broutent, tandis qu'une femme nue, assise, joue avec l'une d'elles. Dans l'éloignement, un rivage sablonneux sur lequel court une calèche, blanch de blanc, une mer bleue que ferme au loin une ligne de montagnes violacées. M. Pavie de Chavanne, dit M. Olner, nous fait partager le regret du poète en évocant pour nous, dans sa Vision antique, les splendeurs de la Grèce paléenne, où tout était si beau, le ciel, l'onde, la source, l'arbre, qui devaient servir à l'admiration des hommes. Dans le tableau qui nous trace de ces temps héroïques, le maître nous montre la vie heureuse dans la nature. Une sérénité lumineuse, une atmosphère argentée et bleue d'une douceur infinie règnent dans toute la toile et enveloppent les êtres et les choses. La lumière est éclatante et cependant l'impression produite n'est pas celle des midis lourds. Il semble que des brises marines y palpitent et mettent autour des figures comme des caresses d'éventail. Le ciel est doux, la mer flamboie dans un bleu intense. C'est un lac d'azur où sont tombées toutes les fleches de Phébus Apollon. Du sein de ces ondes surgissent dans le lointain des îles éblouissantes comme des pierres fines, des îles embellies de tons roses, où l'on se plaitrait à découvrir Cythère ; à moins que le peintre n'ait préféré nous montrer l'île d'Hélène aux chevelures légères, vu du promontoire de Sunium.

* VISMARA (Antonio), publiciste italien, né à Milan le 2 février 1831. Après avoir terminé ses études sur lesquels il n'a eu qu'un succès médiocre, il entra dans le journalisme, collabora à « Montanaro », au « Lucifero », au « Milanese », mais s'occupa surtout de jurisprudence et de littérature. Il fut nommé membre d'une commission mixtaire extraordinaire en 1855, in-29) ; *Avventure d'une courtisane milanaise* (1857, in-18) ; *Histoire des Vêpres siciliennes* (1857, in-18), fut nommé directeur d'un journal à Naples pour la répression du brigandage et siègea de 1863 à 1866, présentant volontiers ses justiciables pour objet d'études dans *Giona et Cipriano la Gala*, ou *les Mœurs de brigandage* (Naples, 1865, in-80). On lui doit encore : *L'assassinat de*

Lincoln (1866) ; *les Mémoires d'un suicidé* (1867) ; *La Délivrance de Rome* (1870) ; *la République de Paris*, mémoires historiques (1871) ; *Monte e Zepetti*, roman (1871) ; *De la réciprocité parmi les océans* (1872) ; *Historie de la dynastie de Savoie* (1873, in-8) ; *Un banquet de chair humaine et Gennariello le brigand hypermétrope* (1873, 2 vol.) ; autres souvenirs du brigandage napolitain ; *Les Vêpres de Venise* et *le Conseil des Dix* (1874) ; *Histoire des Doges de la République de Venise* (1874, in-18) ; *L'Homme dans la nature, la famille et la société* (1874, in-18) ; *Commentaire au statut national* (1875, in-89) et deux ouvrages de biographies populaires : *Les Miracles de l'école ou les Hommes pauvres devenus célèbres* (1876, in-18), et *les Gloires militaires ou les Hommes pauvres qui se sont illustrés dans les armées* (1876, in-89). Après avoir dirigé « la Voce del Popolo », de Milan et « il Diavolo Zoppo », M. A. Vismara a pris en 1875 la direction de « il Secolo XIX ».

* VISSCHERS (Guillaume-Joseph-Auguste), administrateur belge, né à Mœxtry le 31 août 1804. — Il est mort à Bruxelles le 13 juin 1874.

* VISSERING (Simon), économiste et statisticien hollandais, né à Amsterdam le 23 août 1818. D'abord avocat, puis journaliste, il devint professeur d'économie politique et statistique à Leyde en 1850 et fut ministre des Finances de 1870 à 1881. En 1869, il a présidé le congrès de statistique à La Haye. Il est partisan de la liberté absolue des échanges et veut qu'on réduise à son minimum l'intervention de l'Etat dans les transactions. Il s'est beaucoup occupé des réformes à apporter dans l'enseignement des sciences économiques. Ses ouvrages suivants : *Manuel de statistique* (1847) ; *De la réforme des tarifs en Angleterre* (1849) ; *Manuel d'économie politique pratique* (1850) ; *soixante récentes* ; *Statistique générale des Pays-Bas*, etc.

* VITALIS (Léon), homme politique français, né à Lodève (Hérault) en 1826. — Il est mort dans la même ville le 23 avril 1870. Vitiellus traité dans les rues de Rome par la populace, tableau de M. Rochegrosse, qui a figuré au Salon de 1882. C'est la première peinture qu'on ait remarquée de cet artiste, alors extrêmement jeune. Le sujet annonçait déjà son tempérament personnel et son goût pour les scènes tumultueuses. Vitiellus est gros, obèse, comme l'indique la tradition, est traité dans les rues de Rome et insulté par la populace, en attendant qu'on le tue et qu'on le jette ses restes à l'égoût. M. Rochegrosse a mis une grande animation dans cette scène qui révèle déjà les qualités qu'il a développées depuis.

* VITTELORVILLE s. f. (vi-tèl-lo-ru-té) — du lat. vitellus, vitellus, et luteus, jaune). Chim. Matière colorante rouge du vitellus de l'araignée de mer ou crabe mala. Elle contient ni fer ni azote et se colore par l'acide sulfurique en vert foncé.

* VITTELORVILLE s. f. (vi-tèl-lo-ru-bi-ne — du lat. vitellus, vitellus, et rubus, rouge). Chim. Matière colorante rouge du vitellus de l'araignée de mer ou crabe mala ; elle ne contient ni fer ni azote et se colore par l'acide sulfurique en vert foncé.

* VITICULTURE s. f. — Encycl. Technol. La viticulture est devenue, dans les conditions spéciales faites par l'apparition du phylloxera et des maladies cryptogamiques, une véritable science. Autrefois le vigneron n'avait qu'à planter ses cépages, à leur donner les soins ordinaires d'entretien et à récolter son vin. Aujourd'hui il n'en est plus de même : les plants américains ne viennent pas tout seuls ; chacun d'eux demande une étude spéciale de sol et de climat ; il faut ensuite s'occuper du greffage et de toutes les questions y afférentes. Puis sont venues les maladies cryptogamiques, qui ont menacé une seconde fois l'existence même du vignoble français. Nous avons fait connaître la cause de ces diverses maladies et le traitement à leur opposer. Mais ces traitements varient beaucoup suivant l'intensité de la maladie, le climat, la situation atmosphérique de l'année, les cépages cultivés ; de sorte que, pour être propriétaires de vignobles, il faut avoir étudié pratiquement toutes ces questions.

Quel sera l'avenir de la viticulture française en présence de cette difficile situation ? En supposant que le phylloxera et les maladies cryptogamiques restent chez nous à l'état endémique, le meilleur remède à leur opposer est la découverte de plants robustes et rustiques sur lesquels ils n'ont aucun effet. La lutte par les insecticides et les traitements cupriques font perdre beaucoup de temps et d'argent et entraînent fréquemment et à l'abandonner jamais complètement des études spéciales à faire et de soins auxquels il n'est pas habitué. C'est par le semis, et surtout par l'hybridation, que l'on peut arriver à découvrir ces variétés nouvelles et valables au phylloxera et aux maladies cryptogamiques, et en même temps assez rustiques pour végéter sur les terrains calcaires et les coteaux pierreux où vivaient très bien nos vignobles antiques. Nous avons indiqué les nombreuses tentatives faites dans cette voie par M. Millardet, nous avons à faire connaître les résultats obtenus par M. Couderc, et les *Amisiers* en France, indiqués par la présentation de plusieurs de ces hy-

Lincoln (1866) ; *les Mémoires d'un suicidé* (1867) ; *La Délivrance de Rome* (1870) ; *la République de Paris*, mémoires historiques (1871) ; *Monte e Zepetti*, roman (1871) ; *De la réciprocité parmi les océans* (1872) ; *Historie de la dynastie de Savoie* (1873, in-8) ; *Un banquet de chair humaine et Gennariello le brigand hypermétrope* (1873, 2 vol.) ; autres souvenirs du brigandage napolitain ; *Les Vêpres de Venise* et *le Conseil des Dix* (1874) ; *Histoire des Doges de la République de Venise* (1874, in-18) ; *L'Homme dans la nature, la famille et la société* (1874, in-18) ; *Commentaire au statut national* (1875, in-89) et deux ouvrages de biographies populaires : *Les Miracles de l'école ou les Hommes pauvres devenus célèbres* (1876, in-18), et *les Gloires militaires ou les Hommes pauvres qui se sont illustrés dans les armées* (1876, in-89). Après avoir dirigé « la Voce del Popolo », de Milan et « il Diavolo Zoppo », M. A. Vismara a pris en 1875 la direction de « il Secolo XIX ».

* VISSCHERS (Guillaume-Joseph-Auguste), administrateur belge, né à Mœxtry le 31 août 1804. — Il est mort à Bruxelles le 13 juin 1874.

* VISSERING (Simon), économiste et statisticien hollandais, né à Amsterdam le 23 août 1818. D'abord avocat, puis journaliste, il devint professeur d'économie politique et statistique à Leyde en 1850 et fut ministre des Finances de 1870 à 1881. En 1869, il a présidé le congrès de statistique à La Haye. Il est partisan de la liberté absolue des échanges et veut qu'on réduise à son minimum l'intervention de l'Etat dans les transactions. Il s'est beaucoup occupé des réformes à apporter dans l'enseignement des sciences économiques. Ses ouvrages suivants : *Manuel de statistique* (1847) ; *De la réforme des tarifs en Angleterre* (1849) ; *Manuel d'économie politique pratique* (1850) ; *soixante récentes* ; *Statistique générale des Pays-Bas*, etc.

* VITALIS (Léon), homme politique français, né à Lodève (Hérault) en 1826. — Il est mort dans la même ville le 23 avril 1870. Vitiellus traité dans les rues de Rome par la populace, tableau de M. Rochegrosse, qui a figuré au Salon de 1882. C'est la première peinture qu'on ait remarquée de cet artiste, alors extrêmement jeune. Le sujet annonçait déjà son tempérament personnel et son goût pour les scènes tumultueuses. Vitiellus est gros, obèse, comme l'indique la tradition, est traité dans les rues de Rome et insulté par la populace, en attendant qu'on le tue et qu'on le jette ses restes à l'égoût. M. Rochegrosse a mis une grande animation dans cette scène qui révèle déjà les qualités qu'il a développées depuis.

* VITTELORVILLE s. f. (vi-tèl-lo-ru-té) — du lat. vitellus, vitellus, et luteus, jaune). Chim. Matière colorante rouge du vitellus de l'araignée de mer ou crabe mala. Elle contient ni fer ni azote et se colore par l'acide sulfurique en vert foncé.

* VITTELORVILLE s. f. (vi-tèl-lo-ru-bi-ne — du lat. vitellus, vitellus, et rubus, rouge). Chim. Matière colorante rouge du vitellus de l'araignée de mer ou crabe mala ; elle ne contient ni fer ni azote et se colore par l'acide sulfurique en vert foncé.

* VITICULTURE s. f. — Encycl. Technol. La viticulture est devenue, dans les conditions spéciales faites par l'apparition du phylloxera et des maladies cryptogamiques, une véritable science. Autrefois le vigneron n'avait qu'à planter ses cépages, à leur donner les soins ordinaires d'entretien et à récolter son vin. Aujourd'hui il n'en est plus de même : les plants américains ne viennent pas tout seuls ; chacun d'eux demande une étude spéciale de sol et de climat ; il faut ensuite s'occuper du greffage et de toutes les questions y afférentes. Puis sont venues les maladies cryptogamiques, qui ont menacé une seconde fois l'existence même du vignoble français. Nous avons fait connaître la cause de ces diverses maladies et le traitement à leur opposer. Mais ces traitements varient beaucoup suivant l'intensité de la maladie, le climat, la situation atmosphérique de l'année, les cépages cultivés ; de sorte que, pour être propriétaires de vignobles, il faut avoir étudié pratiquement toutes ces questions.

Quel sera l'avenir de la viticulture française en présence de cette difficile situation ? En supposant que le phylloxera et les maladies cryptogamiques restent chez nous à l'état endémique, le meilleur remède à leur opposer est la découverte de plants robustes et rustiques sur lesquels ils n'ont aucun effet. La lutte par les insecticides et les traitements cupriques font perdre beaucoup de temps et d'argent et entraînent fréquemment et à l'abandonner jamais complètement des études spéciales à faire et de soins auxquels il n'est pas habitué. C'est par le semis, et surtout par l'hybridation, que l'on peut arriver à découvrir ces variétés nouvelles et valables au phylloxera et aux maladies cryptogamiques, et en même temps assez rustiques pour végéter sur les terrains calcaires et les coteaux pierreux où vivaient très bien nos vignobles antiques. Nous avons indiqué les nombreuses tentatives faites dans cette voie par M. Millardet, nous avons à faire connaître les résultats obtenus par M. Couderc, et les *Amisiers* en France, indiqués par la présentation de plusieurs de ces hy-

brides, M. Couderc est parvenu à obtenir des plants indomestiques qui tolèrent au insensibles aux maladies cryptogamiques, d'une rusticité suffisante pour vivre dans les mauvais terrains de table ou de cuve, et donnant des raisins de belle qualité, et de bons vins. On peut citer parmi eux : le gamay-couderc, hybride de colombeau et de rupestris, un hybride de colombeau et d'operto, un hybride de colombeau et de rupestris, un hybride de colombeau et d'operto et d'ugni noir et deux hybrides de canada et de rupestris. Ce sont là de précieux avantages pour la viticulture française, qui pourra ainsi revoir des jours meilleurs, surtout lorsque les traités de commerce ne permettront plus l'entrée à bas prix des alcools allemands, dont les vins destinés à la consommation publique. V. CÉPAGE.

Nous ne revenons pas sur les vignes exotiques, telles que celles d'Amérique, de Cachemir, du Cap, de la Chine, de la Cochinchine, du Soudan, etc. V. CÉPAGE.

VITOU, ville et sultanat de l'Afrique orientale. V. SOCIÉTÉ ALLEMANDE DE L'AFRIQUE ORIENTALE.

VITROLEUR v. a. ou tr. — Lancer, dans une intention criminelle, du vitriol sur quelqu'un.

VITRIOLEUR, EUSE s. (vi-tri-o-leur, eu-ze — de vitriolus). Neol. Celui, celui qui lance sur quelqu'un du vitriol, par vengeance, pour se venger.

VITU (Auguste-Charles-Joseph), journaliste français, né à Mondon (Seine-et-Oise) le 7 octobre 1823. — Nommé commissaire du gouvernement près le conseil supérieur du commerce et de l'industrie en janvier 1870, il est resté en fonction au mois de mai 1871, la direction politique du « Peuple Français », en remplacement de M. Clément Duvernois. Après la révolution du 4 septembre, il fut nommé député de la Seine, et fut élu député en raison d'articles qui avaient paru dans le *Lendemain* de l'Empire (1874, in-18), le public : *la Maison mortuaire de 1874* (1875, in-18), ouvrage couronné par l'Académie française ; *les Jours de pluie de Méteyars* (1883, in-80), intéressantes recherches sur notre théâtre au XVIe siècle ; *le Jargon des xv^e siècles* (1884, in-89), étude philologique dont nous avons dit quelque chose dans l'article sur l'Académie française ; *la Maison de Regnard aux piliers de Halles* (1885, in-80) ; *le Progrès de Bonaparte aux Colonnes* (1885, in-80) ; *Petite Histoire de la typographie* (1886, in-80) et des préfaces de Beaumarchais, de Crebillon, de Molière, de Voltaire, de Marivaux, de La Fontaine, de M. de France. Ancien membre du conseil d'arrondissement de Senlis, il est officier de la Légion d'honneur et de l'Instruction publique.

Lincoln (1866) ; *les Mémoires d'un suicidé* (1867) ; *La Délivrance de Rome* (1870) ; *la République de Paris*, mémoires historiques (1871) ; *Monte e Zepetti*, roman (1871) ; *De la réciprocité parmi les océans* (1872) ; *Historie de la dynastie de Savoie* (1873, in-8) ; *Un banquet de chair humaine et Gennariello le brigand hypermétrope* (1873, 2 vol.) ; autres souvenirs du brigandage napolitain ; *Les Vêpres de Venise* et *le Conseil des Dix* (1874) ; *Histoire des Doges de la République de Venise* (1874, in-18) ; *L'Homme dans la nature, la famille et la société* (1874, in-18) ; *Commentaire au statut national* (1875, in-89) et deux ouvrages de biographies populaires : *Les Miracles de l'école ou les Hommes pauvres devenus célèbres* (1876, in-18), et *les Gloires militaires ou les Hommes pauvres qui se sont illustrés dans les armées* (1876, in-89). Après avoir dirigé « la Voce del Popolo », de Milan et « il Diavolo Zoppo », M. A. Vismara a pris en 1875 la direction de « il Secolo XIX ».

* VISSCHERS (Guillaume-Joseph-Auguste), administrateur belge, né à Mœxtry le 31 août 1804. — Il est mort à Bruxelles le 13 juin 1874.

* VISSERING (Simon), économiste et statisticien hollandais, né à Amsterdam le 23 août 1818. D'abord avocat, puis journaliste, il devint professeur d'économie politique et statistique à Leyde en 1850 et fut ministre des Finances de 1870 à 1881. En 1869, il a présidé le congrès de statistique à La Haye. Il est partisan de la liberté absolue des échanges et veut qu'on réduise à son minimum l'intervention de l'Etat dans les transactions. Il s'est beaucoup occupé des réformes à apporter dans l'enseignement des sciences économiques. Ses ouvrages suivants : *Manuel de statistique* (1847) ; *De la réforme des tarifs en Angleterre* (1849) ; *Manuel d'économie politique pratique* (1850) ; *soixante récentes* ; *Statistique générale des Pays-Bas*, etc.

* VITALIS (Léon), homme politique français, né à Lodève (Hérault) en 1826. — Il est mort dans la même ville le 23 avril 1870. Vitiellus traité dans les rues de Rome par la populace, tableau de M. Rochegrosse, qui a figuré au Salon de 1882. C'est la première peinture qu'on ait remarquée de cet artiste, alors extrêmement jeune. Le sujet annonçait déjà son tempérament personnel et son goût pour les scènes tumultueuses. Vitiellus est gros, obèse, comme l'indique la tradition, est traité dans les rues de Rome et insulté par la populace, en attendant qu'on le tue et qu'on le jette ses restes à l'égoût. M. Rochegrosse a mis une grande animation dans cette scène qui révèle déjà les qualités qu'il a développées depuis.

* VITTELORVILLE s. f. (vi-tèl-lo-ru-té) — du lat. vitellus, vitellus, et luteus, jaune). Chim. Matière colorante rouge du vitellus de l'araignée de mer ou crabe mala. Elle contient ni fer ni azote et se colore par l'acide sulfurique en vert foncé.

* VITTELORVILLE s. f. (vi-tèl-lo-ru-bi-ne — du lat. vitellus, vitellus, et rubus, rouge). Chim. Matière colorante rouge du vitellus de l'araignée de mer ou crabe mala ; elle ne contient ni fer ni azote et se colore par l'acide sulfurique en vert foncé.

* VITICULTURE s. f. — Encycl. Technol. La viticulture est devenue, dans les conditions spéciales faites par l'apparition du phylloxera et des maladies cryptogamiques, une véritable science. Autrefois le vigneron n'avait qu'à planter ses cépages, à leur donner les soins ordinaires d'entretien et à récolter son vin. Aujourd'hui il n'en est plus de même : les plants américains ne viennent pas tout seuls ; chacun d'eux demande une étude spéciale de sol et de climat ; il faut ensuite s'occuper du greffage et de toutes les questions y afférentes. Puis sont venues les maladies cryptogamiques, qui ont menacé une seconde fois l'existence même du vignoble français. Nous avons fait connaître la cause de ces diverses maladies et le traitement à leur opposer. Mais ces traitements varient beaucoup suivant l'intensité de la maladie, le climat, la situation atmosphérique de l'année, les cépages cultivés ; de sorte que, pour être propriétaires de vignobles, il faut avoir étudié pratiquement toutes ces questions.

Quel sera l'avenir de la viticulture française en présence de cette difficile situation ? En supposant que le phylloxera et les maladies cryptogamiques restent chez nous à l'état endémique, le meilleur remède à leur opposer est la découverte de plants robustes et rustiques sur lesquels ils n'ont aucun effet. La lutte par les insecticides et les traitements cupriques font perdre beaucoup de temps et d'argent et entraînent fréquemment et à l'abandonner jamais complètement des études spéciales à faire et de soins auxquels il n'est pas habitué. C'est par le semis, et surtout par l'hybridation, que l'on peut arriver à découvrir ces variétés nouvelles et valables au phylloxera et aux maladies cryptogamiques, et en même temps assez rustiques pour végéter sur les terrains calcaires et les coteaux pierreux où vivaient très bien nos vignobles antiques. Nous avons indiqué les nombreuses tentatives faites dans cette voie par M. Millardet, nous avons à faire connaître les résultats obtenus par M. Couderc, et

